

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Père, à Joliette, P. Q., Canada.

LES PAUVRES RICHES.

Un prêtre français parlait dernièrement pour les missions. Une femme pauvrement vêtue se présente à lui, à l'heure du départ. Le prêtre s'apprête à lui faire une légère aumône, lorsqu'à sa grande surprise, cette femme lui offre \$100,00 pour les missions ! Il hésite, la femme insiste. Il accepte. La généreuse donatrice se retire en disant :

“Voyez-vous, mon Père, tout ce qu'on donne au corps pourrit, tout ce qu'on donne aux âmes fleurit !”

Il n'est pas nécessaire d'être riche pour faire la charité. Ce sont les aumônes des pauvres qui font vivre les trois-quarts des pauvres.

Honneur à ces pauvres riches. Ce qui fait la richesse, ce n'est pas l'or, c'est l'intelligence et le cœur.

Les pauvres qui connaissent Dieu et qui l'aiment, trouvent toujours quelques sous pour faire marcher les œuvres de Dieu.

F. A. B.

FÉLIX CULPA

(HEUREUSE FAUTE)

Comment se fait-il que le capitaine Adrien Bernadec se trouve mêlé aux pieux fidèles qui se rendent à l'église Saint-Martin ?... C'est ce qui eût fait engager des paris dans son régiment, où ses camarades connaissaient, trop peut-être, son esprit ultra-indépendant. Pourquoi, c'était bien simple : Cécile l'avait désiré ; or, quand Cécile sa fiancée désirait une chose, le sceptique officier s'inclinait avec l'obéissance passive d'un moujik devant son seigneur... Le long de la route, elle lui avait expliqué qu'on ferait un sermon en faveur des missions africaines, et lui, moqueur : « Les Arabes ?... les nègres ?... des gens vraiment fort intéressants ! les uns d'un fanatisme religieux absurde, les autres des brutes ne valant pas la poudre pour les tuer !... » Et il citait des anecdotes dont il riait en montrant ses belles dents.

Mais voilà que la fiancée devient sérieuse en entrant dans le saint lieu ; lui ne garde qu'un léger sourire, protestation de l'esprit fort qui se réserve contre le trop docile amoureux. L'office est commencé ; un missionnaire, en robe blanche, est monté dans la chaire de vérité. Adrien ne l'a pas même regardé ; aussitôt en place il s'est livré au recensement des saints et des saintes des vitraux, ce qui n'est pas une sinécure... Tout à coup, l'officier tressaillit, il cesse sa profane occupation et devient attentif : « Cet Arabe, continuait le missionnaire, fut emporté demi-mort à l'hôpital ; il partageait les soins que nous donnions à nos soldats blessés ; tous les jours, le prêtre passait à son chevet les loisirs que lui laissait son saint ministère ; le malade l'aimait, et chacune des paroles évangéliques se gravait dans son cœur. Un soir, on sonna au couvent : l'Arabe était mourant, et il voulait voir son ami. Quel colloque s'engagea entre ces deux hommes : — Veux-tu être enfant de Dieu, Ali, disait le prêtre, veux-tu jouir du paradis éternel ? Dis un oui, et l'eau sainte va couler sur ton front et te régénérer à jamais !... Un Européen passant près d'eux en ce moment, il écouta : — Père ce serait beau, répondait l'Arabe, mais tous ne parlent pas comme toi. Demande à celui-ci s'il croit à ton Sauveur Jésus ! Le prêtre se retourna confiant : — Monsieur ? interrogea-t-il... L'arrivant, hésitant un instant... puis haussant les épaules, s'éloigna avec je ne sais quel sourire ! Oh ! ce sourire, mes frères, celui qui l'a vu, vivrait-il

cent ans, ne l'oubliera jamais. Une immente douleur envahit tous son être, et quand Ali lui dit avec un regard de pitié :— Tu vois, on n'y croit pas à ton Dieu crucifié. Allah seul est grand !... il tomba à genoux à demi privé de connaissance !... L'Arabe mourut dans la nuit ! Elle était perdue, cette âme, perdue par un chrétien... et elle avait coûté tout le sang du Rédempteur !... — Cependant, mes frères, loin de moi d'incriminer l'auteur de ce malheur irréparable ! il n'a pas pensé, j'en suis sûr, au mal qu'il pouvait faire ; mais s'il avait compris !... Si on comprenait le prix d'une âme !... » Il parla longtemps encore l'apôtre, — et un souffle d'en haut soulevait l'auditoire. Cécile, les yeux brillants d'enthousiasme, avait oublié son fiancé ; lui, pâle, semblait étrangement ému aussi. Enfin on se lève, Jésus apparaît au milieu des cierges et des fleurs dans son ostensor d'or ; l'encens monte en sa présence, tandis qu'une mélodie suave remplit les airs. Le jour a baissé dans les nef ; seul l'autel resplendit comme un Thabor !... Poésie divine de notre culte qui ne vous connaît pas !... Le capitaine dévore des yeux l'hostie rayonnante ; on pourrait voir, s'il n'était dans l'ombre, sa poitrine qui se contracte et se soulève par mouvements saccadés ; est-ce parce que Cécile chante auprès de lui que deux grosses larmes roulent sur ses joues. « La bénédiction est donnée. Venez dit-il. — Attendez le cantique, Adrien ; il est si beau !... — Je vois en priant cet encens, ces lumières me font mal !... » Ils essayent de se frayer un passage, pendant que les échos de la basilique retentissent :

Règne en triomphe, embrase de tes flammes
Cœur de Jésus, toute l'humanité.
A toi les cœurs, à toi les âmes,
A toi le temps, à toi l'éternité !...

On dirait que ce chant redouble le désir de fuite du capitaine ; il pousse un sourd juron, donne un dernier coup de coude : les voilà dehors... Cécile le regarde avec inquiétude - « Pardon, dit-il je suis nerveux, mal à l'aise, je vais souhaiter le bonsoir à vos parents et rentrer chez moi. — Déjà ! — Je reviendrai demain, frais et dispos. — Soyez sans inquiétude. »

Le lendemain, un billet laconique apprenait à Cécile que son fiancé s'absentait pour quelques jours...

Une semaine plus tard, un homme sonnait au presbytère de Saint-Martin et se présentait au missionnaire ; ses traits étaient tirés, ses yeux cerclés de noir : « Mon père !... dit-il, et la voix expira

dans sa gorge. — En quoi puis-je vous être utile, mon ami ? — Mon ami !... Vous ne me reconnaissez donc pas !... » Le prêtre le regarda en face ; il parut chasser une idée importune, mais il avait pâli. « Oui, c'est moi, dit le visiteur avec un accent déchirant, en écartant son manteau qui laissait voir l'uniforme des chasseurs d'Afrique c'est moi, ne me maudissez pas ! » Un éclair fulgurant traversa la prunelle du missionnaire, et son visage prit une expression terrible, mais ce ne fut que l'affaire d'un instant. « Vous !... et il ouvrit les bras : Pauvre, pauvre enfant ! » L'officier s'y précipita défaillant : « Mon Père, depuis que je vous ai entendu, je souffre le martyre, j'ai fait des folies pour m'étourdir, je n'ai pu y arriver ; votre voix me poursuit nuit et jour ! — Les desseins de Dieu sont admirables, mon fils, dit le prêtre gravement ; jamais au cours de mes prédications, je n'avais raconté la mort d'Ali, elle n'était pas dimanche dans le plan de mon sermon ; c'est là dans la chaire que j'ai été poussé à le dire ! — Oh ! Père, comme vous avez parlé ! J'avais le cœur tenaillé... Depuis lors je suis un autre homme, je ne pense plus qu'à une chose, le prix des âmes, tout le reste ne m'est plus rien !... Si je ne suis pas damné pour avoir perdu Ali, Père, que faut-il que je fasse ?...? »

Deux mois plus tard, un pli timbré d'Algérie arrivait à Cécile... « Le Père Alexis m'a permis d'ajouter quelques mots à sa lettre. Je vous ai beaucoup aimée, Cécile, mais devant l'appel d'en haut, tout a disparu dans mon cœur ; néanmoins, chaque jour je prierai pour vous le Dieu que vous m'avez appris à connaître, car sa grâce m'a touché à l'heure où je me suis agenouillé à vos côtés. J'avais gaspillé mon existence ; maintenant je veux réparer le passé et gagner des âmes pour l'éternité ; sur cette terre d'Afrique où j'ai servi ma patrie, je servirai le Christ mon Sauveur. Puisse le frère Augustin faire oublier au ciel et à la terre l'indigne capitaine Bernadec !... »

Pauvre frère Augustin, le Maître miséricordieux l'a rappelé à lui après trois ans d'un infatigable apostolat, et s'il avait une tombe, l'humble religieux, le martyr, on pourrait y graver ces mots, les seules dont sa modestie ne se fût pas offensée :

Heureuse faute. . .

L.-M. D'ESTRÉELLES.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU
CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.

LA BIBLIOTHÈQUE DE FAMILLE

II

L'expérience fait justice de ces âmes qui se disent invulnérables et à l'abri des effets pernicieux du poison.

“ Nous l'avouerons, dit Mme A. de Gasparin, au risque de nous entacher de prosaïsme, nous n'avons jamais trouvé la table d'une femme surchargée de romans et de revues sans éprouver un certain frémissement de crainte ; ce n'étaient pas d'aveugles préventions qui nous faisaient tressaillir ainsi, c'était notre expérience, c'étaient nos souvenirs. ”

L'extrême entraînement qu'elles éprouvent pour leurs lectures empoisonnées montre, de surabondance, si ces personnes sont, ou non, sous le charme ; leur langage les trahit à tout propos, et leurs œuvres sont la conséquence logique de leurs lectures.

La seconde cause de cette importance vient du nombre incalculable des publications qui paraissent de nos jours. Dans quelques maisons on passe un marché avec un libraire pour recevoir un exemplaire de tout ce qu'on édite. Ce qu'il en vient ainsi chaque année est monstrueux. Par le même courrier, arrivent les plus belles pages sur des sujets chrétiens, et les pamphlets les plus déhontés contre tout ce qui mérite le respect. Ailleurs, le maître de la maison s'attache à une étude spéciale, et dès lors, tout ce qui sera écrit sur l'objet de cette étude viendra prendre place dans les rayons de la bibliothèque de famille. Ailleurs enfin un amateur se prend d'une sorte de culte pour les gros livres et les belles reliures ; le titre, le sujet, la manière dont un ouvrage est traité, ce sont des détails indignes de fixer un moment son attention ; c'est le coup d'œil qui fait la loi. On suppose facilement à quels dangers ces accumulations de livres peuvent exposer, et ceux qui les font, et ceux qui les voient.

H. CHAUMONT, ptre.

L'ART DE BALAYER

(Pour la Famille.)

Servez-vous d'un balai léger, et que chaque coup de balai se fasse légèrement et à longue portée.

"Alice",— me dit Louis,— "pensez-vous franchement que le balayage soit un exercice plus fatiguant que celui du jeu de paume?"

J'hésitai, "Vraiment je n'en sais rien". Personne ne pense en jouant à la paume, si c'est fatiguant ou le non, tant le jeu est intéressant; puis c'est un exercice au grand air, sans aucun danger de respirer la poussière,"

"Bien, quand à moi"— dit Majorie, — "J'aime un ouvrage dont le résultat est visible. Il y a tant de satisfaction à voir les contours et les couleurs des figures se renouveler pour ainsi dire au contact du balai! "Alice, qu'avez-vous fait pour rendre votre salle de réception si attrayante? Voyez donc, mes amies; on dirait que ce tapis vient d'arriver du magasin."

"Maman dit souvent à tante Hetty,"— lui dis-je — "de mettre le bout du balai dans un seau d'eau, où elle a versé un peu d'ammoniaque, une cuillerée par gallon. L'ammoniaque enlève la poussière, et rafraîchit les couleurs d'une manière étonnante. Tenir maison sans cela, serait impossible",— lui dis-je fièrement, en terminant.

"En avez-vous apporté ici de chez vous?" demanda Majorie qui paraissait froissée.

"Mais non! J'en ai demandé à votre mère, et elle m'a donné une bouteille, en me disant de prendre ce qu'il me fallait."

"Un peu de gros sel ou quelques feuilles de thé humides, répandus sur un tapis avant le balayage, rend facile le procédé du nettoyage"— nous repliqua madame Downing, qui fit son apparition sur la scène et nous fit des éloges de notre savoir-faire. — "La raison en est que le sel et les flocons de thé, étant humides, empêchent la dissémination de la poussière, qui cause plus de trouble que d'autres saletés. Mais à présent vous ferez bien de tous vous reposer: venez donc dans mon petit boudoir ou nous causerons en y prenant un goûter; vous pourrez ensuite attaquer l'ennemi de nouveau."

Traduit du Ladies Weekly, par G. F. B.

A ROME : PAR CI PAR LA

CHAPITRE NEUVIÈME

Demoiselle Maria Goulet, St-Lin. — Ma chère enfant. Par toi, je réponds à toutes, puisque toutes m'ont écrit par toi.

Votre communion de la St Joseph a produit un effet immédiat. J'ai commencé ce jour-là une affaire, qui va comme sur des roulettes. Vous avez fait un miracle. Je vous en demande un second pour le commencement de mai, au jour que choisira M. Payette.

“ La Trinité se passe, et Marlborough ne revient pas. S'il n'est pas revenu, il ne sera pas loin. Il en aura des histoires dans son sac ! Mais pour le comprendre, il vous faudra un dictionnaire. Il ne parlera plus que de Colisée, de Thermes, de Forum, de Catacombes, et tout cela émaillé de mots italiens, de *ragazze*, *ciuramelle*, ou bien de *carissime giovanne* (1). Une image pour celle qui traduira la première ces deux derniers mots : deux pour celle qui me donnera la signification des deux premiers ; et cinq pour celle qui n'en sera pas elle-même la signification personnelle.

L'Italie est un bien beau pays, avec un mois d'avril superbe, un soleil qui dore les objets, et des oranges jaunes dans les arbres verts. Mais il y a au monde quelque chose que l'Italie n'a point. Devinez quoi ? Des belles neiges profondes ? Oui, mais ce n'est pas cela. Des côteaux moelleux pour glisser en *topagane* ? Oui, mais pas cela ? De la belle glace vive pour patiner ? Oui, pas cela encore. Du suc d'érable ? Pas cela. Des casques en vison ? pas cela. Des mitaines de poil ? Non, non, non, pas cela, vous dis-je, pas cela. Vous ne pouvez deviner ? Vais-je vous le dire ? Voyons... Eh bien !... Je vais le dire... Ecoutez bien... Ce que le plus beau pays du monde, ce que l'Italie n'a pas, ce sont de petites *Canayennes*, de bonnes petites Canadiennes, pieuses, pures, les yeux noirs, malignes, pétillantes, sages, telles que j'en connais sur les rives de ce grand fleuve qu'on appelle l'Achigan.

(1) Chères enfants. Note de l'éditeur.

J'ai dit le plus beau pays du monde, je me trompe. Savez-vous quel est le plus beau pays ? C'est celui auquel mille liens, tous plus forts les uns que les autres, nous attachent et que vous aimez. Et devinez lequel il est pour moi ? Croyez, ma chère enfant, que je suis votre curé et père tout dévoué...

Samedi, 19 avril.— Le plaisir est arrivé : mère, ami, et Mgr Fabre, les trois ensemble, ayant fait le voyage de compagnie.

Ma chère mère, je suis heureux que vous preniez avec résignation la prolongation de mon absence, j'attendais cela de votre foi. Je vous retournerai, pas tout de suite encore, mais avant trop longtemps, j'espère. Le bon Dieu saura bien vous récompenser de ce sacrifice.

J'ai été content d'apprendre que Ph... a passé avec vous la semaine sainte. C'est une fille si sage, si raisonnable, si intelligente dans les œuvres et les vues de Dieu. Dieu lui parle. Je suis redevenu tout à fait bien ; et j'ai passé une partie de l'après-midi à me promener dans la ville avec M. Belnoue.

Dimanche, 20 avril.

Antichambre pontificale au Vatican.

Billet d'admission à la Basilique Vaticane pour assister à la messe que Sa Sainteté dira aux Pèlerins Italiens lundi 21 avril 1890 à 8 heures avant-midi.

Le maître de chambre de Sa Sainteté

F. DELLA VOLPE.

N. B.— Ce billet est personnel et devra être exhibé déplié à l'entrée. L'entrée est au portique de Charlemagne.

Ce billet vous dit que j'ai obtenu une entrée à St Pierre, pour assister demain à la messe du Pape. Depuis 1890, St Pierre est fermé quand le Pape y officie, et, pour être admis, il faut se procurer une permission. Il faut avouer que, de ce côté, je suis privilégié ; et il ne s'est pas fait une fête religieuse à Rome depuis mon arrivée, où il ne m'ait été donné d'assister. Profitons-en, on ne vient pas à Rome tous les jours. Mais quand on y est, on n'en part pas facilement. Mon séjour continue à y être agréable. Mes affaires avancent lentement, mais sûrement.

Le ROMAN d'une SŒUR.

MARTINE.

(Suite)

XVII

Cette mort me traçait un devoir nouveau : je ne pouvais laisser le malheureux paralytique à la merci de quelque servante ; je ne pouvais, non plus, laisser mon père trop souvent seul : plus que jamais, il tenait à ma compagnie.

Inutile, enfin, d'espérer que Rose consentirait à recevoir le pauvre vieillard dans son élégante demeure.

Je ne délibérai pas longtemps. Je fis transporter chez nous le père d'André. Je l'installai dans une petite chambre contiguë à la mienne. De la sorte, je pouvais veiller sur lui sans que mon père, dont la santé devenait chancelante, fut trop attristé par ce pénible spectacle.

Je n'avais certainement pas compté sur la gratitude de Rose et d'André. Néanmoins, je ne pus me défendre d'un sentiment d'indignation en voyant l'indifférence complète avec laquelle ils reçurent cette nouvelle. Toutes relations autres que celles ayant trait aux affaires communes cessèrent entre nous. Ma sœur ne vint plus à Iffendic ; je ne reçus désormais de ses nouvelles que par un mot banal, ajouté de temps en temps aux lettres où, sans cesse, André réclamait de l'argent pour étendre, disait-il, ses relations commerciales.

Mon père, en homme prudent, résistait à tout entraînement et s'en tenait aux conditions strictes du traité qui le liait avec le père d'André.

Une autre année passa ; connaissant le caractère résolu de mon père, André ne l'importuna plus ; mais, pressé par ses dettes, il prit une voie détournée, s'appropriâ les marchandises de notre dépôt, les vendit à son profit, reçut le montant de

plusieurs créances communes à l'association, et laissa revenir vers nous un certain nombre de billets qu'il avait le devoir d'acquitter.

Ce fut un coup profond pour nous.

— A quoi, m'écriai-je, tout cela aboutira-t-il ? André est perdu et Rose avec lui

— André, répliqua mon père, a prouvé, par sa conduite envers toi, qu'il n'était pas un honnête homme. Quant à ta sœur, c'est une ingrante que Dieu punit.

Mon père parlait ainsi avec une grande fermeté apparente ; mais le choc lui avait été trop rude, sa santé, affaiblie, s'en ressentit. Inébranlable sur tout ce qui touchait à l'honneur, il chercha le moyen de rompre l'association existant entre lui et le père d'André. Il n'eut pas à chercher longtemps. Malgré mes précautions, quelques mots de ces tristesses étaient arrivés aux oreilles du paralytique. Une crise suivit, deux jours plus tard, le vieillard n'existait plus.

André ne pouvait se dispenser d'assister à l'enterrement de son père. Il vint donc ; mais son premier mot, après la triste cérémonie, prouva combien son respect filial était faible.

Il demanda à ce que les comptes communs fussent réglés le plus tôt possible. Mon père répondit avec indignation qu'aucun obstacle ne viendrait de son côté, car il avait hâte d'oublier jusqu'au souvenir de deux ingrats.

Sa promesse fut tenue. Grâce à son activité, toutes les affaires furent promptement réglées.

XIX

Mon temps, désormais, appartenait tout entier à mon père. Sans le souvenir de ces dernières années, sans l'inquiétude ressentie pour Rose, je me serais trouvée heureuse.

La part d'association nous revenant, jointe au legs qui m'avait été fait, constituait pour nos goûts simples une véritable fortune.

L'union la plus cordiale régnait entre mon père et moi. Il

savait trouver, pour dissiper ma mélancolie, des tendresses dignes d'une mère.

Je m'efforçais de répondre à cette affection en redoublant de soins.

Je passais les heures dont je pouvais disposer à peu près entièrement en la compagnie de l'institutrice chargée de l'école de filles d'Iffendic.

Mlle Julie Chesnay avait eu une existence traversée par bien des chagrins ; mais elle n'avait jamais perdu courage et se tenait prête à tous les sacrifices qui pourraient encore être exigés d'elle.

Nommée institutrice à Iffendic, elle s'était fait promptement aimer de ses élèves. Les plus indisciplinées, les plus incultes d'entre elles subissaient l'influence de sa douceur, de sa bonté ferme.

Je ne me sentais point, à beaucoup près, aussi vaillante que Mlle Julie ; mais je m'appliquais à l'imiter autant qu'il était en mon pouvoir.

Je dois à cette excellente amie de ne m'être point laissée absorber par la peine que me causaient l'oubli de Rose et l'ignorance où j'étais de son sort réel.

De loin en loin, et par hasard, je recevais quelque nouvelle. Ainsi j'avais appris que la famille était augmentée d'une petite fille ; mais rien des affaires d'André ne venait me rassurer ; tout au contraire, le peu que l'on m'en rapportait servait à entretenir mes craintes.

Mlle Julie me consolait, me demandait habilement quelque travail, quelque petit service, m'obligeant ainsi à faire trêve à mes réflexions.

Au milieu d'une belle matinée de juin, je me disposais à aller voir mon amie, lorsqu'une voiture s'arrêta devant la porte de notre maison.

Je regardais machinalement, croyant avoir à répondre à quelque étranger, un cri de surprise m'échappa. Rose descendait de la voiture et se précipitait vers moi.

Tous mes griefs, toutes mes peines furent aussitôt oubliés. J'embrassai Rose en pleurant de joie.

— Depuis si longtemps je t'attendais ! lui dis-je.

— Je t'assure que j'avais grand désir de te voir plus souvent, répondit-elle ; mais je ne suis pas libre de faire absolument ce que je veux.

— N'en parlons plus. Te voici, enfin ! J'espère que tu ne repartiras pas de sitôt.

— J'ai huit jours de vacances ; mais tu trouveras, peut-être, que ce sera long, car j'ai amené les enfants avec moi.

— Comment ! tes enfants sont là et je ne les ai pas encore embrassés !

— C'est que, vois-tu, Martine, dit-elle en me retenant ; je sais avoir mal agi depuis la rupture d'André avec notre père. Je n'aurais pas dû laisser à un étranger le soin de vous faire part de la naissance de notre petite fille. Je regrette bien vivement ma faute, je t'assure. Tu me pardonnes déjà, j'en suis certaine ; mais que dira notre père ?

— C'est très-mal d'avoir ainsi manqué d'égards envers lui, répondis-je ; mais la vue de ce petit ange conjurera sa juste susceptibilité.

Nous allâmes à la voiture et nous fîmes descendre mes deux neveux, Paul et René, puis une ravissante mignonne, qui commençait à marcher, ma chère petite nièce, appelée Rose comme sa mère.

Ce moment me fut très doux. J'en oubliai l'impression que l'arrivée inattendue de ma sœur pouvait produire sur l'esprit de mon père. J'y songeai seulement lorsque le bon vieillard entra dans la salle où nous étions rassemblés ! Je vis fort bien mon père pâlir, mais je courus à lui. Par une soudaine inspiration, je plaçai dans ses bras la petite Rose ; je fis approcher Paul et René pendant que leur mère, les mains jointes, la tête penchée, sollicitait, par son humble contenance, un pardon qui ne se fit pas attendre.

Quel cœur de père eût pu résister à cet appel muet, au spec-

taile des aimables visages des trois enfants ? Bientôt le gazouillement d'oiseau des chers petits acheva l'œuvre. Pas un mot de reproche ne fut prononcé et la réconciliation parut complète.

Plusieurs jours s'écoulèrent gaîment, très-gaîment même !

Je trouvais le temps si court, en cette radieuse compagnie des enfants, que ma sœur me surprit beaucoup en m'annonçant, un matin, qu'il y avait déjà sept jours écoulés depuis son arrivée à Isfendic, et qu'il lui fallait songer au retour à Rennes.

Sa contenance décelait un tel embarras que, sur le champ, je m'attendis à une confidence pénible.

— Qu'y a-t-il ? interrogeai-je. Rien de malheureux, je l'espère ?

Mes paroles sonnaient faux. Rose se sentit devinée.

— Martine, dit-elle, tu ne te trompes pas.

Je préfère te dire tout d'un seul coup. André s'est engagé dans de grandes spéculations, dont il est sûr de retirer un magnifique bénéfice ; mais il lui faut de l'argent. Tout ce que nous possédons est déjà engagé. Il compte sur notre père.

— Y songes-tu ? Et ses propres affaires ?

Voudrais-tu, surtout, compromettre l'heureuse réconciliation obtenue depuis si peu ?

— Ce n'est pas mon intention, crois-le : mais la nécessité...

— Réfléchis bien, Rose, interrompis-je. Rien de bon ne peut résulter de cette demande. Ne la fais pas.

— Puis-je t'obéir ? Et André ?

— André, m'écriai-je avec impétuosité, André veut-il donc détruire le repos de notre père comme il a détruit le bonheur de ses parents.

— Oh ! Martine ! dit Rose en fondant en larmes.

J'étais déjà revenue à moi. Je rougis de m'être ainsi laissée emporter au delà des plus strictes convenances. J'essayai de faire diversion au trouble où j'avais jeté Rose en l'interrogeant sur les projets d'André, promettant d'appuyer sa demande de tout mon pouvoir. Mais ma sœur ne put rien m'apprendre.

Elle ne savait autre chose, sinon que son mari avait besoin d'argent.

— Et tu te résignes à vivre ainsi dans l'ignorance la plus complète des affaires auxquelles, non-seulement ton propre avenir, mais l'avenir de tes enfants est attaché ?

— André dit que cela le regarde seul. Qu'à l'homme appartient le soin des affaires, à la femme le soin du foyer domestique.

— Chaque femme, cela se comprend, ne peut donner une part de son activité à l'industrie de son mari ; mais chaque femme a le droit de savoir où mène cette industrie.

Pense à tes enfants !

— Crois-tu que les oublie ? Je les aime, Martine, je les aime tendrement ; pour eux seuls je trouverai le courage d'affronter les reproches de notre père. Je ne puis pas reculer devant cette extrémité, et, s'il faut te le dire, non seulement André a besoin d'argent, mais moi je suis à bout de ressources ! Si je n'obtiens rien de notre père, je ne sais comment je pourrai faire face aux dépenses de la maison.

Je ne répondis pas : à quoi cela eût-il servi ?

Je restai très étonnée en voyant notre père accueillir sans émotion apparente la demande de Rose.

— Je l'attendais, dit-il. Je sais où en est André. Si lui seul devait être victime de sa conduite, je m'en occuperais pas. Mais te voilà, toi, Rose, et ces pauvres petits engagés dans la situation la plus triste ! Je devrais rejeter ta prière, car cet argent sera encore perdu, je le crains beaucoup. Enfin, comme au milieu de tout cela, il peut encore se trouver pour vous une chance de salut, je vais te donner cet argent.

Heureuse de cette conclusion, Rose, avec une incroyable légèreté de caractère, reprit toute sa galeté. Elle m'assura vingt fois qu'un résultat brillant couronnerait les entreprises d'André.

Elle aurait, alors, un vif plaisir à me prouver combien elle me gardait d'amitié et de reconnaissance pour les services que je lui avais rendus. Puis elle fit, en chantant, les préparatifs

au départ, me répéta qu'elle voulait, désormais, revenir souvent nous voir et que, chaque fois, elle amènerait ses enfants.

—N'oublie pas, lui dit-il, qu'ici il y a un refuge pour toi et pour tes enfants, Dieu sait que je lui demande de tout mon cœur la réussite d'André ! Mais, si le malheur vous accablait, n'hésite pas à revenir. Promets-le moi, Rose.

—Oh ! bien certainement, père, répondit Rose. Je vous aime plus encore pour cette sollicitude ; mais rassurez-vous. Vous verrez, vous verrez, que vous n'aurez pas à regretter de nous être venu en aide !

Elle partit. Mon père se laissa tomber sur une chaise. Toute sa fermeté factice l'abandonnait, il me dit en frémissant :

—Martine ! tu avais raison. Dieu entend les malédictions des parents ! Il m'a trop bien écouté !...

XX

Je m'attendais à revoir ma sœur dans cette même quinzaine; elle me l'avait promis, mais elle manqua à sa promesse, et m'envoya seulement un mot où il était question de dérangement imprévu, sans que, d'ailleurs, aucune date nouvelle fût précisée. Cela me contraria beaucoup ; quinze autres jours passèrent, je ne reçus même plus de lettre.

Sur ces entrefaites, un voyageur de commerce, avec lequel nous avions des relations d'affaires, vint à Iffendic. Je me trouvais seule à la maison lorsqu'il y arriva, mon père étant absent pour deux jours. Nous causâmes pendant quelques minutes ; tout à coup M. Pernot, c'était le nom du voyageur, me demanda si ma sœur s'habituaît à la vie de Paris.

— A la vie de Paris ! m'écriai-je. Que voulez-vous dire ?

Ce fut au tour de M. Pernot de s'étonner.

— Comment, dit-il, vous ignorez que M. et Mme André Portal ont quitté Rennes et se sont installés définitivement à Paris ?

Je ne pus trouver un mot, je ne parvenais même pas à rassembler mes idées.

— Je regrette bien, reprit mon interlocuteur, de vous avoir aussi brusquement annoncé ces choses ; mais pouvais-je soupçonner que vous eussiez été laissée dans l'ignorance d'une semblable détermination ?

— A Paris ? répétais-je encore. Comment se sont-ils trouvés forcés de recourir à une telle extrémité ? Je vous en prie, Monsieur, dites-moi quelle impression ce départ a causée ? A quoi on l'attribue ?

— On parle de dettes considérables, d'affaires très délicates engagées. On blâme sévèrement la conduite de votre beau-frère.

Je priai M. Pernot de me donner l'adresse de Rose, mais il l'ignorait.

J'allai trouver Mlle Julie. Elle seule, je le sentais, pouvait remettre un peu de calme dans mon cerveau ébranlé.

Quelques jours plus tard arriva une lettre de Rose. Ma sœur s'excusait de n'avoir pas osé nous parler des projets de son mari dont, au reste, elle avait cru la réalisation moins immédiate. Elle faisait le plus grand éloge de sa vie nouvelle et disait ne rien regretter, sinon de ne pas nous avoir auprès d'elle. André avait plus que jamais l'espoir de réussir. Sans nul doute, au printemps de l'année suivante, elle viendrait, accompagnée de ses enfants, nous embrasser.

Je voulus essayer de croire à ces belles espérances. Je n'y réussis point.

(*A continuer.*)

Un flaneur, placé depuis une demi heure derrière un pêcheur à la ligne, qui suivait son bouchon avec une patience angélique, murmure à l'oreille de son voisin :

—Y a-t-il rien de plus bête qu'un pêcheur à la ligne ?

—Certainement, Monsieur, reprit le pêcheur qui avait l'oreille très fine... il y a ceux qui le regardent.

Au restaurant :

—Garçon : ces huitres ne sont pas fraîches !

—Monsieur, je n'y puis rien : je ne suis pas dedans !

—Ça prouve que vous n'êtes pas à votre place, voilà tout !